

Contactez
nous contactez nous
contactez nous contactez



Le Dólit

français

Montréal, édition du 4 avril 2000

Éditorial éditorial
éditorial éditorial édi-
tial éditorial éditorial édi

L'univers onirique de Kupriakov

par évangéline faucher

Actualités actualités
actualités actualités actua-
lités actualités actualités

Nicolaï Kupriakov, jeune artiste néo-québécois d'origine russe, nous parle de son art, des questions d'intégration et d'engagement social, mais surtout, il nous dévoile le véritable visage de la censure québécoise, le policier à tête de chien.

Culture culture
culture culture culture
culture culture culture

Kupriakov, venu s'installer à Montréal en 1991 pour diverses raisons politiques et sociales, a l'avantage de jouir d'une double formation de peintre et d'architecte. Il suit d'abord, en parallèle à ses études secondaires, une formation en Beaux-Arts. Il obtient ensuite un bac en architecture puis un autre en arts plastiques. Aujourd'hui, il poursuit sa formation en architecture à l'Université de Montréal où il complète une maîtrise en conservation de l'environnement bâti, tout en se consacrant à son travail de peintre.

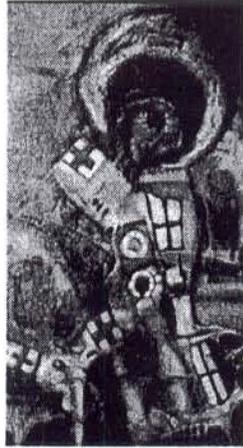
Chroniques chroniques
chroniques chroniques chro-
niques chroniques chro

L'immigration coïncidera chez Nicolaï Kupriakov à une étape importante de son cheminement artistique: ayant terminé l'Académie des Beaux-Arts, il est maintenant prêt à passer à une peinture plus structurée, plus personnelle aussi, qui soit réellement post-universitaire. On peut distinguer dans l'oeuvre de Kupriakov deux tendances distinctes dans le traitement, répondant cependant à un même besoin d'expression du social. «Une partie de ma production est plus formaliste, et l'autre est très thématique et orientée vers des sujets sociaux ou politiques; à; pour mes oeuvre thématiques, je cherche à exprimer une idée, ce qui demande un travail préparatoire important de mise en place des divers éléments qui composent la scène. Pour mes oeuvres plus formalistes, je n'ai pas un thème précis à illustrer. C'est autre chose, je travaille avec l'image, la plupart du temps un tout petit croquis me suffit. C'est d'avantage de la recherche des formes, des mouvements et des couleurs que naît l'oeuvre. Le plus important pour moi lorsque je travaille mes toiles formalistes, c'est la recherche compositionnelle».

Rédacteurs rédacteurs
rédacteurs rédacteurs
rédacteurs rédacteurs

Ainsi la dernière oeuvre de Kupriakov se constitue d'une série de toiles qui, si elles peuvent être comprises individuellement,

sont en fait destinées à former un gigantesque ensemble qui comprendra, une fois achevé, une centaine de toiles. «Je veux ouvrir la porte à une composition toujours en développement. Je travaille sur la notion de composition moderne pour essayer de démontrer que l'on n'a pas encore tout trouvé dans ce domaine. Ce genre de travail prouve que la composition d'une oeuvre peut toujours changer: ici il s'agit de changer une toile pour une autre».



Nikolaï Kupriakov a déjà décrit sa démarche artistique en ces termes: «Ma peinture cherche à exprimer un espace mental où se crée un univers onirique à partir de détails empruntés à la réalité». Cette démarche, il nous l'explique ainsi: «Au début, il y a toujours une image mentale qui vient de moi, mais à force de travail, elle se transforme et prend une autre dimension pour vivre sa propre vie». Toute l'oeuvre de Kupriakov, que ce soit en sa manière formaliste ou thématique

répond à ces mêmes constantes: l'illustration de la réalité sociale doit inciter la réflexion du lecteur et la recherche d'une certaine vérité. «Mes toiles représentent ma vision de la vérité, je suis de ces artistes qui pensent que l'art n'est pas seulement un divertissement, que l'art doit faire réagir, dire certaines choses sur la réalité. Bien entendu, la vérité que j'exprime dans mes oeuvres est subjective et elle se doit de l'être. Je ne suis pas un politicien qui essaie de composer avec plusieurs réalités, je suis un artiste et je choisis ma vérité, celle qui me semble la plus humaine. Pour questionner le monde, il me faut prendre une position; il y a plusieurs vérités, et dans mes oeuvres, je présente la mienne. L'art, pour moi, est presque toujours une douleur provoquée par une conscience exaltée». Cette douleur le pousse à peindre, l'art devenant ainsi un geste libérateur. «La peinture est la libération de la conscience que quelque chose ne se passe pas bien dans la société. Mais le but recherché par mon expression picturale n'est pas de me libérer, mais de faire réfléchir, de permettre aux gens de se questionner».

Un artiste engagé... ou presque

Cependant, Kupriakov ne se définit pas comme un artiste engagé politiquement, pas plus qu'il ne considère l'art comme un médium de messages sociaux: «Je comprends très bien les artistes qui veulent prendre du recul face aux questions sociales, chaque personne a sa manière de vivre, sa manière de réagir. L'art doit être le plus pluraliste possible, l'art c'est la liberté. Mes peintures sont souvent assez révoltées contre le système, si tu peins comme cela, c'est que tu as une certaine

vision de la réalité. Tu vis à tous les niveaux comme ça. Par exemple, si je me suis engagé au sein du R.A.A.V. (Regroupement des Artistes en Art Visuel) c'est pour changer des choses dans le domaine artistique. Je trouve que la politique du C.A.L.Q. (Conseil des Arts et des Lettres du Québec) privilégie certaines formes esthétiques. En ce moment, presque tout le soutien du C.A.L.Q. va aux artistes pratiquant l'art de la rupture et on oublie presque complètement les autres formes d'art telles la peinture ou la sculpture. C'est grave, on est en train d'oublier toute une part de la culture.»

Kupriakov sait par expérience que d'avoir la volonté de changer les choses n'est pas toujours de tout repos. Lorsqu'il a quitté la Russie en 1991, afin de pouvoir continuer à s'exprimer librement à travers ses oeuvres, il ne s'attendait sans doute pas à devoir faire ici, par deux fois, face à la censure. En effet, «L'immaculée conception», «une toile plutôt humoristique sur la religion et la mentalité de bigote» qui faisait partie d'une exposition itinérante se verra refuser par le directeur d'un musée de Drummondville où elle devait être présentée. Alors qu'une autre de ses oeuvres, «Vers la liberté» - une toile sur l'immigration où sont représentés des policiers à tête de chien - qui devait être exposée dans le cadre d'une exposition au complexe Desjardins, devra faire face à la grogne de la confrérie des policiers. Cette dernière toile prend d'ailleurs une signification toute particulière si l'on tient compte de la bataille que Kupriakov a dû mener contre le ministère de l'Immigration. En effet, il lui faudra attendre huit ans pour obtenir ses papiers et ce n'est qu'en se livrant à une grève de la faim qu'il réussira enfin à faire plier les autorités: huit longues années où il lui sera impossible de voir ses deux enfants restés en Russie.

Intégration à la vie artistique québécoise

Pourtant, cette difficulté à se faire reconnaître par les autorités ne lui enlèvera pas la volonté de prendre sa place au sein de la vie artistique québécoise: «Pour moi l'intégration n'a pas été difficile parce que l'art c'était mon milieu, c'était mon métier, et je suis allé vers les gens de mon milieu. J'ai vu beaucoup de gens rester dans leur communauté ethnique et ne pas réussir à s'intégrer. Moi, je n'ai pas voulu cela. À mon avis, l'intégration dépend de chacun: si tu veux rester dans ta communauté ethnique cela sera beaucoup plus difficile d'entrer en interaction avec le milieu québécois.»

Nikolaï Kupriakov s'est récemment joint à d'autres peintres, artistes de la rupture et même à un musicien pour mettre sur pied une galerie qui doit tenir le rôle d'atelier et de lieu de rassemblement pour diverses activités artistiques. Et comme parler d'une oeuvre se sera toujours «l'encadrer et d'une

certaine façon la minimiser» rendez-vous donc chez Artus, coin Rachel et Parc Lafontaine, pour admirer de visu quelques une des dernières créations de Kupriakov.

Commentaires: culture@delitfrancais.com